



HAL
open science

**Dites-le avec des flèches. La préface d'Aphrodite de
Pierre Louÿs, un pamphlet anti puritain à la gloire de
l'antiquité**

Laurent Segelstein

► **To cite this version:**

Laurent Segelstein. Dites-le avec des flèches. La préface d'Aphrodite de Pierre Louÿs, un pamphlet anti puritain à la gloire de l'antiquité. Travaux & documents, 2024, Journée de l'Antiquité et des Temps Anciens 2022-2023, 61, pp.195-206. hal-04835938

HAL Id: hal-04835938

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-04835938v1>

Submitted on 13 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dites-le avec des flèches. La préface d'*Aphrodite* de Pierre Louÿs, un pamphlet anti puritain à la gloire de l'antiquité

LAURENT SEGELSTEIN
CHERCHEUR ASSOCIÉ AU LABORATOIRE ESA-APILAB
ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ART DE LA RÉUNION

Nous sommes en dix-huit cent quatre-vingt-six. Madagascar devient colonie française à la faveur d'une répression sanglante. Gallieni qui vient de son poste à La Réunion, est en train d'en finir avec la dernière Reine de la Grande île. Le cinématographe à un an, Alice Guy sort *La fée aux choux*, film court qui semble attester que les garçons naissent... dans les choux.

En cette fin de siècle, que les Occidentaux ressentent comme triomphale pour leur culture tout en déployant plus que jamais leur influence sur le monde avec une brutalité exponentielle et une conviction de leur justesse qui ne l'est pas moins, l'Orientalisme est partout. Il est même à Montmartre où Henri de Toulouse Lautrec s'est installé durablement au Moulin Rouge et réalise l'affiche du *Divan Japonais*, exactement dans cet esprit.

Ceci d'autant plus que si l'Art Nouveau déploie ses ailes, que l'Impressionnisme en fait de même, que le théâtre est augmenté d'*Ubu Roi* d'Alfred Jarry cette même année, l'esprit esthétique ambiant est surtout empreint de classicisme dans la bonne société. Tous les lettrés maîtrisent le grec ancien et le latin, l'architecture s'inspire de l'antiquité et les récits de voyages font rêver ceux qui n'y participent pas, tandis que ceux qui en bénéficient plaquent leur propre imaginaire sur les civilisations considérées comme inférieures.

Pierre Louÿs a 26 ans¹. Il publie son premier roman avec Alfred Vallette et sa femme Rachilde, au Mercure de France. *Aphrodite* sort deux ans après la mort de Leconte de Lisle d'une pneumonie foudroyante et que Louÿs a publié *Les Chansons de Bilitis*. On sait que ce recueil de poèmes antiques et féminins fut un des grands canulars de l'histoire de la littérature française. Il a trompé une bonne part de la critique et des hellénistes de l'époque. Pierre Louÿs avait tout écrit lui-même, ce qui n'empêcha pas un professeur de grec ancien, à qui il avait envoyé le livre, de lui répondre que, bien évidemment, il connaissait les textes de la poétesse

¹ La dualité que l'on pourrait discerner dans l'« Y », rehaussé de son tréma, que Louÿs a ajouté à son patronyme originel par souci de différenciation (Il s'appelle Pierre Felix Louis, à l'origine) peut tout autant être une évocation de l'origine de l'humanité vue par Platon dans le Banquet (l'humain était un, séparés par le milieu par les dieux pour cause d'une Babel quelconque depuis chaque moitié cherche l'autre. Parfois même des moitiés de sexe identique se trouvent mais n'engendrent pas), que le symbole du sexe féminin porté comme une oriflamme. On peut ajouter à cela que Louÿs utilisa les pseudonymes de Peter Lewys (Caroll?), de Pibrac et surtout de Chrysis...

depuis longtemps. *Biliis* était censée être la compagne d'une des suivantes de Sapho et pour attester de la véracité de l'origine de ses poèmes, le talentueux falsificateur avait monté toute une histoire de la découverte archéologique, avec description du sarcophage et du tombeau sur les murs duquel étaient, soi-disant, inscrits tous les textes par lui traduits.

Dans son *Journal*, à 17 ans, il déplore que les personnages de Bernardin de Saint-Pierre soient si peu profonds et tous si parfaitement « bons » :

Mme de la Tour, Marguerite, Paul, Virginie, tout cela c'est une collection de petits saints, qui n'ont pas l'ombre d'un défaut et qui ont tous les mêmes qualités. Il n'y en a pas un qui ait un trait particulier, le distinguant des autres. C'est d'un patriarcal et d'un candide absolument invraisemblables. C'est un lot de statues en cire pour églises, et voilà tout. Il n'y a que Bouguereau qui pourrait illustrer ce roman. Il est aussi faux et aussi peu vivant dans ses tableaux que tous ces gens-là².

Aphrodite paraît assez discrètement, jusqu'à ce que l'académicien François Coppée publie à son tour un article dithyrambique au sujet du livre. Il s'ensuit une explosion de ventes, qui mettra à flot Vallette et le *Mercur* de France pour longtemps. Vallette qui avait renvoyé Proust avec son *Contre Sainte-Beuve* et *Du côté de chez Swann*, s'était trouvé plus fin d'avoir accepté le manuscrit du jeune Louÿs. Plus tard il rappellera que Louÿs était de ces écrivains qui mettaient un point d'honneur à apporter des manuscrits impeccables qui n'auraient pas justifié d'être relus, tant ils étaient parfaits.

Le livre est dédié à Albert Besnard, peintre surprenant, flirtant avec le Symbolisme et surtout profondément modifié par sa rencontre, en Angleterre, avec la peinture Préraphaélite. Il est devenu un artiste méconnu de la « Belle époque », lui qui fut directeur de la villa Médicis à Rome et des Beaux-arts de Paris, avant qu'on ne lui fasse des funérailles nationales, presque dix ans après la disparition, en 1925, de Louÿs.

La préface de l'ouvrage commence par une citation de Richard Wagner, « Les ruines elles-mêmes du monde grec nous enseignent de quelle façon la vie, dans notre monde moderne, pourrait nous être rendue supportable »³. Cette citation résume à elle seule l'esprit premier de la préface du roman que publie le jeune homme. Laquelle préface est un avant-propos de l'auteur, lui-même donnant des clefs pour comprendre l'écrit qui suit, en arrière-plan du conte antique, sujet du livre.

² Pierre Louÿs, *Mon journal. Impressions de jeunesse*, 24 juin 1887-16 mai 1888, p.39-40, BNF, Bibliothèque de l'Arsenal, Ms-15154, visible sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55013662p/f39.item.r=journal%20journal>

³ Préface d'*Aphrodite* de P. Louÿs, Paris, édition Tallandier collection *Chefs-d'oeuvres de l'esprit*, 1927, illustré par Edouard Zier.

L'intérêt passionné de Louÿs pour le musicien allemand finit par le fâcher avec Claude Debussy⁴ au cours d'une querelle à son propos, que l'auteur de *Bilitis*, plaçait au-dessus de tous, dans ce domaine de la création artistique.

Puis Louÿs nous dit qu'il a écrit *Aphrodite - mœurs antiques*, comme l'aurait fait un Athénien du premier siècle avant notre ère.

Que la lectrice ou le lecteur me permette ici un mot sur le roman lui-même.

Une courtisane suivante du temple d'Aphrodite à Alexandrie, Chrysis, parmi les plus célèbres et les plus belles de la ville, rencontre l'amant officiel de la Reine Bérénice, sœur de l'encore jeune et future Cléopâtre VII⁵. Démétrios, c'est son nom, est un sculpteur qui a réalisé lui-même la statue de la déesse Aphrodite qui trône dans le gigantesque temple qui lui est dédié. La plus belle femme rencontrant le plus bel homme, lui demande pour l'obtenir elle, qu'il lui rapporte trois objets dont chacun correspond à un crime plus terrible que le précédent ; à savoir, dans l'ordre, le vol, l'assassinat et le blasphème. Ce qui sera effectué. Mais au moment où Chrysis éperdue et ivre du cadeau, s'offre toute entière comme jamais dans sa vie à qui que ce fût, Démétrios qui avait rêvé de leur étreinte la nuit précédente et l'avait trouvée parfaite, se refuse à elle tant qu'elle n'aura pas porté les trophées en public, ce qui signifie sa mort certaine. Au moment de sa dernière heure, Chrysis, condamnée pour les crimes de Démétrios reçoit le sculpteur qui se refuse encore, trahissant le pacte qu'il n'avait, de fait, plus jamais songé à honorer.

Pierre Louÿs écrira en 1918, une note sur son journal de l'année 1887, à propos du ressenti d'un concert de Marie-Magdeleine de Massenet⁶, « Voilà qui est très intéressant. C'est pour la première fois le sujet d'*Aphrodite* : préférer l'idée à la réalité ».

Ce livre que Paul Léautaud considérait comme raté⁷, qui fit la gloire immédiate et durable de Louÿs, est comme une grammaire de l'idéologie générale de l'auteur. Une sorte de portrait de ce qu'il sera toute sa vie et que fort peu d'observateurs comprendront, ni de sa vie, ni de son livre. L'auteur semble dire que les hommes préfèrent l'idée qu'ils se font des femmes au lieu des femmes elles-mêmes.

⁴ L'ouvrage *Les chansons de Bilitis* a été mis en musique par le célèbre compositeur français.

⁵ Cléopâtre VII, dernière reine d'Égypte est bien celle de César et de Marc Antoine, que l'histoire populaire a conservé en mémoire aux dépens des six autres.

⁶ Marie-Madeleine, encore et toujours - voir plus loin.

⁷ Paul Léautaud, écrivain et redouté critique littéraire et dramatique, fut pendant plus de trente ans le secrétaire du Mercure de France. Personnage atypique, Léautaud a publié son *Journal Littéraire* tout au long de 18 volumes, couvrant les années 1893 à 1956, dans lequel il décrit le monde culturel et la société de son temps, sa vie privée et l'univers littéraire auquel il est confronté et participe. Il a un caractère irascible quoique profondément honnête. Ses spectaculaires emportements resteront légendaires. Il changera d'avis sur beaucoup de choses avec une rare indépendance d'esprit. Très lié aux Symbolistes, il fut l'ami de Paul Valéry, après Louÿs. Léautaud, finalement, ne reconnut que « la femme et le pantin » comme réussi. « Je n'ai jamais aimé la littérature de Pierre Louÿs, son *Aphrodite* et ses vers. *Les chansons de Bilitis* sont pour moi un chiqué du diable. Il n'y a que *La femme et le pantin* ». *Journal littéraire* Vol XV, p. 66 - 1941- Ed. Mercure de France.

Louÿs était une sorte de dandy à la française. Il était d'ailleurs ami avec Oscar Wilde (voir plus bas). C'était un esthète maîtrisant cinq ou six langues parfaitement doublé d'un érudit bibliophile. Il détenait une très importante bibliothèque personnelle (plus de 20 000 volumes). Il occupait le plus clair de son temps à la lecture de tout ce qui pouvait avoir été publié quand il ne s'adonnait pas à l'écriture forcenée. Il avait tout lu et pouvait tout commenter. Il écrivait de manière compulsive (dont de gigantesques correspondances à son frère George, à Tinan, Gide, Valéry...)

C'était un poète qui n'avait qu'une passion : la beauté, pour lui matérialisée par la femme. Ou, devrais-je dire, le féminin pour lequel les femmes ne sauraient avoir de concurrence.

Aphrodite est donc une ode à la femme, à travers la prostituée antique (Marie-Madeleine qu'il vénère depuis l'adolescence) dans le monde idéal d'une Alexandrie du premier siècle avant J.-C., où se croise l'entière du monde antique, décrit dans la population du temple de la déesse, mais aussi dans la ville où se croisent Grecs, Romains et Égyptiens, entre autres, comme on peut le voir dans le jeu vidéo *Assassin's Creed Origin* qui a modélisé l'Alexandrie de ce même premier siècle avant notre ère, puisque l'action s'y déroule à peu près dix ans après l'histoire du roman⁸.

Le luxe de détails sur la vie quotidienne à Alexandrie tout au long du roman m'a intrigué.

Louÿs sort de ses études en expert de la Grèce antique et particulièrement de sa littérature. Il détient un réel savoir sur les mœurs de l'époque... tel qu'on le pouvait, à la sienne. Je ne saurais dissocier ce qu'il y avait d'Orientalisme dans ses textes, par rapport à l'authentique connaissance historique. Quelle part rêvée à la Lawrence Durrell⁹, de celle documentée avec précision. Là où j'en suis, j'aurais tendance à penser que Louÿs fait une description aussi exacte que les textes anciens le lui permettaient et que la mode orientaliste fait le succès de l'ouvrage. Ce que Coppée adorera sera sans doute l'érudition du jeune homme, à travers le texte, associée à son audace. Louÿs est alors largement reconnu par une société littéraire française qui est encore nourrie par les classiques, bien après Montaigne et La Boétie. D'ailleurs durant quelques années, il sera une véritable star du monde littéraire et artistique, avant de tomber dans un oubli qui s'explique par le fait que s'il aime écrire, il se soucie peu d'être publié. De même, ne donnera-t-il pas d'importance aux relations mondaines. Il ne publiera pratiquement plus rien de son vivant après 1918, si ce n'est quelques articles.

⁸ C'est une étudiante qui m'avait conseillé ce jeu. J'avais été très surpris de constater qu'il décrivait une société de l'Égypte antique parfaitement égalitaire entre hommes et femmes, dans une complémentarité sans heurt sinon ceux de l'humanité elle-même. Je ne saurais juger de la véracité de la reconstitution, mais c'était flagrant.

⁹ Le célèbre écrivain Britannique fit une évocation transposée, rêvée de la ville d'Alexandrie dans la période fin des années trente dans le cycle du « Quatuor d'Alexandrie ».

Il fréquentait Leconte de Lisle, Mallarmé et bien sûr José Maria de Heredia dont il épousa une des filles, Louise. Il fut aussi et peut-être surtout, l'amant d'une autre des filles de ce dernier au moins, Marie, et le père du fils de Marie (qu'elle prénommera Pierre), bien qu'elle fut mariée à Henri de Régnier. Ces péripéties sentimentales, trop longues à développer ici, ne manquent pas d'intérêt. D'autant que Marie de Régnier était une femme de lettre aussi célèbre que remarquable.

Louÿs était l'ami d'André Gide qu'il avait rencontré au Lycée Alsacien et de Paul Valéry qu'il poussa à écrire et dont il fit l'efficace promotion. Lorsqu'il décide que son ami de toujours, Paul Valéry doit être inclus dans le volume des *Poètes d'aujourd'hui* que le Mercure de France préparait et ne prévoyait pas d'intégrer¹⁰, il se rend chez Paul Léautaud pour s'en assurer (ce dernier n'osa pas le recevoir dans son logement qu'il avait honte de lui montrer et fit la conversation sur le trottoir, devant l'immeuble, mais il accepta d'ajouter le poète, ce qui fut déterminant pour l'avenir de celui-ci et de son œuvre).

Ami fidèle et soutien sans faille pour ceux qu'il aime, il ne lui fut pas toujours rendu la pareille.

Parmi les personnages de la sphère Heredia, il sera le seul laissé pour compte.

On peut le considérer comme un Parnassien, plus que comme un Symboliste (Gide se prononcera clairement sur ce sujet, ne le reconnaissant pas pour tel).

L'infatigable pornographe, amateur d'adolescentes et de prostituées qu'il fut incontestablement, ne verra le jour qu'après sa mort. En effet sa dernière femme, Aline Steenackers¹¹, s'empressa de mettre en vente tout ce qui pouvait rapporter de l'argent, au plus vite. C'est ainsi que Valéry vit sa correspondance avec Louÿs vendue aux enchères publiques, sans pouvoir rien faire pour l'empêcher¹².

Louÿs a donc produit une œuvre érotique en parallèle de son travail ordinaire de poète et d'écrivain ordinaire, qu'il rangea dans ses tiroirs et ne fit pas publier. Comme il l'explique dans la préface de *L'Aphrodite*, il eut été immédiatement censuré, voire pire. *Trois filles de leur mère*¹³, portrait d'une aussi grande

10 Poètes d'aujourd'hui, sorti en 1905.

11 Celle-ci le trompait outrageusement (éventuellement en sa présence alors qu'il était sur son lit à moitié aveugle et paralysé) avec celui qui était son secrétaire, avant d'épouser sa veuve une fois Louÿs *ad patres*.

12 35 ans d'échanges épistolaires comprenant toute l'obscénité qu'il partagera avec son ami, jamais encore publiée, à ma connaissance, de fait.

13 *Trois filles de leur mère*, portrait d'une aussi grande force d'obscénité que de maestria littéraire reste un incontournable classique de l'« Enfer » littéraire Français (Le livre est sorti après sa mort et raconte des relations d'une crudité hallucinante, supposées se dérouler dans la famille de Heredia. Louÿs les affirmera dans sa correspondance, réelles en tout point. *Trois filles de leur mère* est sorti après sa mort, en 1926 sous le manteau, puis en 1970 chez Régine Deforges à l'Or du temps. Il fit aussi une version pornographique assez scatologique d'*Aphrodite*, non publiée à l'époque évidemment.

force d'obscénité que de maestria littéraire reste un incontournable classique de l'« Enfer »¹⁴ littéraire français.

Pierre Louÿs a une écriture sublime, à laquelle on pourrait reprocher son extrême sophistication ; comme on pourrait préférer la sobriété industrielle de l'Art Déco à l'explosion florale de l'Art Nouveau.

Louÿs est un libertin moderne de l'époque de Leconte de Lisle et de Verlaine et aussi de Toulouse Lautrec, Maupassant, Mallarmé (*Une négresse par le démon secouée*)¹⁵, Wilde et toute une cohorte sulfureuse qui fut proprement démolie par la syphilis et la police de la moralité publique victorienne pour ce dernier.

On compte à Louÿs sept cents maîtresses, au moins. Il a écrit dans ses notes en 1918 qu'aucune d'entre celles qu'il a voulues ne lui a opposé de refus. Il faut dire que l'écrasante majorité étaient des prostituées ce qui nuance sensiblement l'idée d'acceptation, et que plus tard devenu « gros de partout »¹⁶, ses succès seront moins spontanés.

Il fait cela en scientifique et en esthète. Ce n'est pas une boulimie de sens répandus comme un seau d'eau sur la chaussée. C'est une étude en profondeur (si j'ose dire). Une étude de la femme au sens le plus large que l'on puisse imaginer avec fiches et notes comparatives.

Serait-ce une sorte de quête de l'absolu, nourrie par son éducation et la fréquentation des Parnassiens ? En lisant attentivement la préface d'*Aphrodite*, on découvre un ensemble de valeurs philosophiques qu'il se plait à relier aux sources de la Grèce antique.

Au commencement de cette préface, il s'adosse à Prodicos de Céos¹⁷ et à son essai, transmis par Xénophon contenant l'apologue du choix d'Héraclès. En dehors de la citation de Platon dans *Le banquet*, j'ai pu trouver une évocation de Michel Onfray¹⁸, proposant la thèse intéressante selon laquelle Prodicos serait un hédoniste caché sous le sophiste. Il se trouve que cela correspond assez à ce que pourrait en revendiquer Louÿs.

Le choix d'Héraclès est une parabole qui raconte que ce dernier rencontrant la volupté et la vertu sous la forme de deux femmes, choisit de suivre la seconde au lieu de la première. Louÿs en conclut que c'est ce qui explique les horreurs que le héros accomplit, tout au long du récit de sa vie.

¹⁴ Surnom donné à feu le département des œuvres censurées de la Bibliothèque Nationale.

¹⁵ *Une négresse* est un célèbre poème érotique de Mallarmé qui évoque un rapport sexuel lesbien - Les poésies de Stéphane Mallarmé - folio 8r et 8v, p. 25-26 - *La Revue indépendante*, Paris, 1887 - PDF en ligne sur Gallica.

¹⁶ Selon Paul Léautaud, *Journal littéraire*, Paris, Mercure de France, 1954.

¹⁷ Sophiste enseignant de Socrate.

¹⁸ J'ai peu de considération pour Michel Onfray dont la lecture ne saurait être recommandée ici, compte tenu de la faiblesse de ses raisonnements dans mon opinion et de ce que je vois comme dangerosité dans son comportement intellectuel autant que médiatique. En l'occurrence, j'ai trouvé cette évocation de Prodicos de Ceos dans ses discours radiodiffusés sur France Culture et je m'en sers malgré tout, car pour une fois, cela me semblait pertinent. Sans plus.

Lorsque Louÿs fait parler Prodicos, en imaginant ce qu'il aurait pu transmettre à trois âges d'hommes, cette partie du texte retourne comme un gant le propos du philosophe pré-socratique. Louÿs remplace Héraclès par Odysseus¹⁹ et lui fait ne pas choisir, mais emporter la vertu et la volupté ensemble, ce qui aboutit dans sa démarche à Aphrodite ; Les deux femmes se fondent en une et apparaît alors, la déesse. Ainsi présente-t-il Héraclès comme une brute stupide et criminelle, ce qui se conçoit aisément, opposée à l'intelligence et la subtilité d'Odysseus. Il pense peut être à son arrière-grand-oncle, le Duc D'Abrantès²⁰ et à l'inverse, s'identifie probablement lui-même au héros de la seconde épopée homérique.

Il en découle tout naturellement que contrairement à Paris²¹, qui choisit la beauté seule, par naïveté et Hercule la vertu, par bêtise, Ulysse montre que l'intelligence associe la beauté à la volupté dans un souci de tempérance tout athénienne. Platon dans *Le banquet* fait bien dire à l'un des convives que ce qui est condamnable est l'excès et non la pratique, la superficialité et non la profondeur.

Le jeune auteur d'*Aphrodite* qui enfile ainsi le costume d'Ulysse devant nous, ne sait pas encore que s'il respectera la seconde partie de ces préceptes platoniciens, il en sera tout autrement de la première, car il sera pour le reste de sa vie promoteur de l'excès dans la pratique.

La préface enchaîne sur une présentation de la protagoniste principale du livre. Chrysis. Et voici qu'apparaît une des premières clefs du roman et du propos de l'auteur. Qui est donc cette femme qui a le nom d'une guêpe et que l'auteur aime tant ? Il existait une Chrysis, grande prêtresse du temple d'Héra à Argos, qui au bout de quarante-huit ans de bons et loyaux services mit le feu à son lieu de culte par mégarde²². Ce pourrait très bien être une parabole de ce qu'est la trajectoire du personnage d'*Aphrodite*.

Par ailleurs, Héra, femme de Zeus, est la déesse épouse et mère par excellence. Et comment ne pas penser à la mère de Pierre Louÿs, Claire Céline Maldan ?

Pierre Louÿs est l'enfant de la seconde épouse de son père. Lorsque celui-ci se marie avec la mère de notre auteur, elle a 20 ans de différence avec son mari, et 15 avec Georges le premier fils de ce même époux. Son demi-frère donc, Georges, l'ambassadeur de France en Russie, aura une implication importante au moment de la crise de 1914.

Sans parler de l'amour filial que Louÿs aura pour son frère toute sa vie, ni de la correspondance quasi quotidienne qu'ils entretiendront, ni de la pente amorcée par le poète à partir de la mort de cet être cher entre tous, tout laisse à penser que Pierre était le fils de Georges. Plusieurs lettres de diverses personnes

¹⁹ C'est à dire Ulysse.

²⁰ Jean-Andoche Junot, dit « Junot la Tempête ». Son nom inscrit sous l'Arc de triomphe à Paris, ainsi que l'avenue Junot, qui lui fut consacrée et faisait le coin du théâtre de ma grand-mère à Montmartre, ne saurait cacher l'effrénée brutalité et la folie de ce célèbre soldat de Napoléon I^{er}.

²¹ Personnage déclencheur de la Guerre de Troie dans *L'Iliade* d'Homère.

²² On dit qu'elle se serait endormie après avoir enflammé une sorte de brasero, trop près d'une tenture – certains textes disent qu'elle dut s'enfuir, d'autre qu'elle mourut dans l'incendie qui détruisit le temple.

laissent planer un doute persistant, allant dans ce sens. Ceci pourrait expliquer tant de choses, que c'en est devenu une sorte d'évidence non vérifiée, que tout le monde s'échange en hochant la tête d'un air convenu.

Mais revenons à notre préface. L'auteur nous entraîne dans une réflexion qui porte haut l'étendard de la prostituée par vocation, celle qui s'est engagée à servir, corps et âme, Aphrodite qui, selon Platon encore, ne saurait exister sans Eros.

Si Louÿs fut une sorte d'entomologiste de ce type de guêpe, ce fut peut-être par amour pour sa mère et sous l'influence son frère. Car il est patent que dans la part d'ombre littéraire de l'écrivain, l'inceste et la différence d'âge sont partout. Enfin, pas d'inceste dans *Aphrodite*, mais dans sa littérature érotique.

Il présente donc Chrysis comme « une courtisane antique qui ne convertira pas »²³.

Il dénonce avec force l'hypocrisie de ceux qui prétendent parler de la volupté pour en exalter la vertu, ce qui lui semble un scandale d'anachronisme par rapport aux mœurs du temps. Il est bien vrai que pour les Grecs antiques la nudité était non seulement naturelle, mais donnait à voir ce que les dieux avaient fait de plus beau : le corps humain. Il nous fait remarquer aussi que l'accouplement de gens libres, non mariés, en public n'avait rien de choquant pour eux au contraire de l'adultère.

Pour lui, pas un seul des grands écrivains grecs ne pouvait être traduit intégralement à l'usage des étudiants de son temps à lui, tant la morale et la pudeur n'auraient pu le permettre²⁴. Il invite dans son texte, comme exemple, Leconte de Lisle qui avait, à raison selon lui, expurgé Théocrite pour ne pas se faire saisir ses livres par la police, dès la mise en vente²⁵.

Quatorze cents comédies de cent trente-deux poètes grecs hors Aristophane n'auraient alors toujours pas été traduites, par moralisme. Et de citer quelques-uns de ces auteurs que je ne connais pas, sauf peut-être Cratinos qui célébrait l'ivresse alcoolique.

S'il reconnaît qu'il y eut des philosophes prônant la vertu pour elle-même, il fait remarquer que la société antique (d'influence athénienne, j'imagine) les traitait mal, comme des fous et des imbéciles, des malades et des gens dangereux.

C'est donc par une supercherie consciente et volontaire que les éducateurs modernes, depuis la Renaissance jusqu'à l'heure actuelle, ont représenté la morale antique comme l'inspiratrice de leurs étroites vertus. Si cette morale fut grande, si elle mérite en effet d'être prise pour modèle et d'être obéie, c'est précisément parce que nulle n'a mieux su distinguer le juste de l'injuste selon un critérium de beauté, proclamer le droit qu'a tout homme de rechercher

²³ Préface d'*Aphrodite*, Pierre Louÿs, p. VIII.

²⁴ *Id.*, p. IX.

²⁵ Leconte de Lisle l'avait-il vraiment fait pour cette raison ? C'est une autre question.

le bonheur individuel dans les limites où il est borné par le droit semblable d'autrui, et déclarer qu'il n'y a sous le soleil rien de plus sacré que l'amour physique, rien de plus beau que le corps humain. Telle était la morale du peuple qui a bâti l'Acropole ; et si j'ajoute qu'elle est restée celle de tous les grands esprits, je ne ferai que constater la valeur d'un lieu commun, tant il est prouvé que les intelligences supérieures d'artistes, d'écrivains, d'hommes de guerre ou d'hommes d'État n'ont jamais tenu pour illicite sa majestueuse tolérance. Aristote débute dans la vie en dissipant son patrimoine avec des femmes de débauche ; Sapho donne son nom à un vice spécial ; César est le *moechus calvus* ; — mais on ne voit pas non plus Racine se garder des filles de théâtre, ni Napoléon pratiquer l'abstinence. Les romans de Mirabeau, les vers grecs de Chénier, la correspondance de Diderot et les opuscules de Montesquieu égalent en hardiesse l'œuvre même de Catulle. Et, de tous les auteurs français, le plus austère, le plus saint, le plus laborieux, Buffon, veut-on savoir par quelle maxime il entendait conseiller les intrigues sentimentales : « Amour ! pourquoi fais-tu l'état heureux de tous les êtres et le malheur de l'homme ? — C'est qu'il n'y a dans cette passion que le physique qui soit bon, et que le moral n'en vaut rien²⁶.

Pour Louÿs, il n'y a pas de génie créateur sans volupté et sensualité érotique. En cela il s'approche de Thomas Mann et Luchino Visconti avec « Mort à Venise »²⁷.

Ainsi dit-il plus loin :

« Il semble que le génie des peuples, comme celui des individus, soit d'être, avant tout, sensuel. Toutes les villes qui ont régné sur le monde, Babylone, Alexandrie, Athènes, Rome, Venise, Paris, ont été, par une loi générale, d'autant plus licencieuses qu'elles étaient plus puissantes, comme si leur dissolution était nécessaire à leur splendeur. »²⁸

Puis il oppose Sparte à Athènes. On pouvait s'y attendre. Lacédémone et les Thermopyles, Massacre des 300, sans victoire, alors que pas un poète, pas un artiste, un scientifique ne sortira de cette nation vertueuse et guerrière « le néant de la vertu spartiate »²⁹ dit-il.

²⁶ Pages X et XI de la préface d'*Aphrodite* de P. Louÿs, Paris, édition Tallandier collection *Chefs-d'œuvre de l'esprit*, 1927, illustré par Edouard Zier.

²⁷ *Mort à Venise* (Morte a Venezia) est un film de Luchino Visconti, sorti en 1971 et inspiré par la nouvelle *La Mort à Venise* (1912) de Thomas Mann.

²⁸ Page XII de la préface d'*Aphrodite*, sus-citée.

²⁹ *Ibid.*

Dans la dernière partie de sa préface, Pierre Louÿs nous donne une autre clef du roman en évoquant la nostalgie d'Ephèse. Il se trouve que le personnage principal masculin du roman est Demetrios, c'est-à-dire qu'il porte le nom de l'architecte du temple d'Artémis dans cette ville et potentiellement donc du sculpteur de la gigantesque statue de la déesse, qui y trônait, paraît-il. Il s'agirait donc de l'évocation du sculpteur d'Artémis, déesse de l'animalité et de la nature dans toute sa vitalité. Il y a là un contraste saisissant, car dans le roman, Demetrios ne sera pas très loin de la nécrophilie, c'est à dire parfaitement paradoxal par rapport à la déesse.

Enfin, il dépeint son univers à lui du Paris de 1886, comme peuplé de rues sales où se déplace « un peuple vêtu de noir. (...) Nos vingt-cinq ans frissonnent d'être exilés chez des vieillards. »³⁰, écrit-il encore.

Il fait alors le vœu que dix-huit siècles de barbarie et d'hypocrisie finissent par aboutir au retour à l'amour libre, la beauté des corps nus dansant sur la plage, sans honte, sans péché... et rebâtir le prodigieux temple d'Aphrodite d'Alexandrie... 1965 à Berkeley, Californie... Flower power. Sexe drogue et Rock'n roll.

Ce pamphlet de jeune homme déjà érudit nous indique que son livre est une ode et un manifeste.

Une ode à la femme et à l'amour des femmes. Les femmes avec les hommes, les femmes entre elles, les femmes, les filles, les vieilles dames. Il fut de tout temps reconnu par le monde lesbien, mais défendait surtout la bisexualité des femmes³¹. Et encore faut-il qu'elle soit douce, molle et voluptueuse. *Aphrodite* de Louÿs rejette la femme masculine et la dominatrice. On le voit notamment avec la petite Cléopâtre que sa sœur Bérénice sermonne avec douceur, parce qu'elle croit avoir compris l'amour en maîtrisant un esclave, alors que la maturité imposera, pour l'ainée bien évidemment, l'abandon.

Louÿs rassemble Aphrodite, Hera et Artemis, gardant au loin Athéna. Il voit dans le féminin émancipé qui décide de l'amour et de la mort, un idéal de pensée et de comportement. Son évocation, via Prodicos, aboutit à une image de la femme parfaite qui a tout ce que les hommes n'ont pas. Mieux qu'Héraclès, Odysseus, mieux qu'Odysseus, Aphrodite.

Finalement Demetrios préférera ne pas prendre Chrysis et, par contre, en faire une statue. Pierre Louÿs prétend alors que les hommes mettent les femmes sur un piédestal et préfèrent l'idée qu'ils s'en font à leur réalité. Par là même, ils passent à côté de la poésie féminine et perdent l'intérêt politique de la complémentarité de l'âme qu'elles apportent.

³⁰ *Id.*, XII-XIII.

³¹ Ami d'Oscar Wilde, on l'a vu, il s'en détourne immédiatement lorsqu'il le sut homosexuel. Ce qui peut paraître assez choquant compte tenu de la destruction de l'immense écrivain Anglais par le puritanisme de sa société. La volupté et son droit avaient des limites pour Louÿs lui-même. Un puritanisme peut en cacher un autre...

Il y a dans *Aphrodite* une manière de chant homérique en arrière-plan. C'est une poésie. Il avait une passion sincère pour Hugo, Leconte de Lisle et Heredia. La musique des mots est soigneusement choisie. C'est très remarquablement écrit avec cette calligraphie à l'encre violette, si fameuse, comme toute son œuvre, même la plus pornographique.

Je vois *Aphrodite* comme une grammaire lexicale de cet incroyable érudit qui voulait qu'on se souvienne que les femmes avaient eu une autre place dans la société, lorsque la volupté était permise. Il a probablement imaginé qu'on l'entendrait ainsi. C'est plaisant, car Pierre Louÿs écrit cela en pleine Belle Epoque, c'est à dire à un moment où en France, on était à l'inverse de la rigide Angleterre. C'est-à-dire au moment même où la France est tout aussi libre de mœurs que sous Louis XV. D'ailleurs les textes érotiques des grands auteurs fleurissent alors (Verlaine et Rimbaud, Mallarmé, Apollinaire...). Non pour s'opposer à la morale, mais parce que l'esprit en est là. Et justement on troussait les dames en pleine rue contre une balustrade³². Quand ce n'était pas les hommes.

Une chose est certaine, c'est qu'encore aujourd'hui, ce que souhaitait Pierre Louÿs, c'est à dire voir arriver la complémentarité retrouvée entre l'esprit féminin et le masculin, n'est toujours pas là. Au contraire, chaque période de liberté morale qui prétend recréer le lien entre les sexes, parfois en butte à une nouvelle maladie « honteuse », telle la syphilis pour Louÿs ou le sida pour nous, voit émerger un nouveau puritanisme trouvant le moyen de les écarter encore et rendre ainsi le débat impossible. Un jour peut-être viendra le temps où les cultures des sexes pourront s'aimer sans anathème, ni rejet de la différence quoique dans l'efficacité de la confrontation des contrastes. Avec Louÿs, nous pouvons l'espérer pour une meilleure construction de l'avenir de nos sociétés.

Quelques références rapides pour accompagner ce texte :

LIVRES

LOUÏS Pierre, *Œuvre érotique*, Jean-Paul Goujon éd., Paris, France, Robert Laffont, Bouquins, 2012.

LOUÏS Pierre et RÉGNIER Henri de, *Correspondance : 1890-1913*, édition établie, présentée et annotée par Jean-Paul Goujon, Paris, France, Bartillat, impr. 2012, 2012.

LOUÏS Pierre, *Mille lettres inédites à Georges Louis (1890-1917)*, édition établie, présentée et annotée par Jean-Paul Goujon, Paris, France, Fayard, 2002.

Sur BNF Gallica, plus de 10 000 documents disponibles de et à propos de Pierre Louÿs
LÉAUTAUD Paul, *Journal littéraire (1893 – 1955)*, Paris, France, Mercure de France, 1954, vol. 19/.

Pierre Louÿs y est cité dans presque tous les volumes.

³² Paul Léautaud y fait allusion dans son *Journal littéraire*, Vol. 1, Paris, Mercure de France, 1954-1956.

SITE INTERNET

Les amis de Pierre Louÿs

<http://pierrelouys.fr/amis-de-pierre-louys.html>

CINÉMA

Robert Fuest, *Aphrodite*, 1982.

Vaguement inspiré du roman.

Lou Jeunet, *Curiosa*, 2019.

Très inspiré des aventures de Louÿs et Marie de Heredia